

Vers la fin des masculinités ?

Derrière le titre provocateur de ce dossier se cache une réelle interrogation : que faire avec la masculinité ? Lorsqu'on parle de masculinités, même au pluriel, on se réfère à une construction sociale inégalitaire et hiérarchique, le masculin se créant en opposition à ce qui est féminin, considéré comme inférieur.

Une masculinité saine est-elle seulement envisageable ? Ou vaut-il mieux en finir à tout jamais avec ce concept ? Si oui, comment ? De la place des hommes proféministes à l'éducation des garçons, en passant par la prise en charge des hommes auteurs de violences, les pages qui suivent donnent la parole à celles et ceux qui travaillent à faire exploser les cases rigides dans lesquelles nous restons enfermé·es. (C.W.)

Ces questions fondamentales sur les masculinités sont définitivement dans l'air du temps ! Tandis que nous bouclions ce dossier, au moins deux bandes dessinées sont sorties sur le sujet aux éditions Glénat : *Si t'es un homme ! Regards dessinés sur les masculinités* et *L'Arnaque des nouveaux pères. Enquête sur une révolution manquée*. De son côté, la deuxième saison de la série de podcasts *Bas les Pattes !*, par la journaliste Kpénahi Traoré, collaboratrice d'*axelle*, questionne les masculinités noires et s'intéresse aux mécanismes de la domination masculine du point de vue masculin. Les 10 épisodes sont désormais disponibles sur www.rfi.fr et les plateformes d'écoute... (C.W.)

« En tant que féministes, travailler avec les hommes a demandé une longue réflexion »

Pourquoi axelle devrait s'intéresser aux masculinités ?

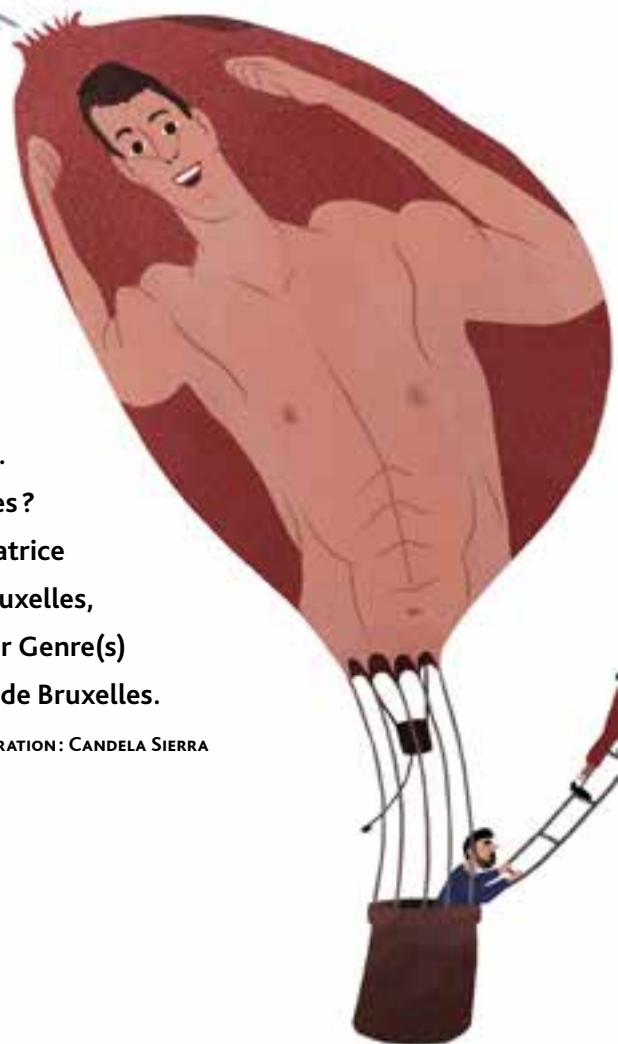
Il est vrai que ce sujet pourrait faire hausser quelques sourcils et soulever quelques interrogations : après tout, les hommes et leurs réalités sont majoritaires dans tous les autres médias, et la survalorisation de leur vécu tend à invisibiliser les réalités spécifiques aux femmes.

En abordant ce sujet, nous avons pourtant découvert qu'il y a énormément de choses à dire sur les hommes dans une perspective féministe, mais également que cela fait très longtemps que des féministes ont pris cette question en main.

Le féminisme serait-il donc aussi une affaire d'hommes ?

Nous en avons discuté avec Natalia Resimont, coordinatrice générale au sein de l'association Quartiers du Monde à Bruxelles, et Leila Fery, doctorante en sociologie au sein de l'atelier Genre(s) et Sexualité(s) de l'Université libre de Bruxelles.

PROPOS RECUEILLIS PAR CAMILLE WERNAERS. ILLUSTRATION : CANDELA SIERRA





*Natalia Resimont,
en tant que
féministe, vous
travaillez sur
les masculinités.*

*Comment ce processus
a-t-il commencé pour
Quartiers du Monde ?*

Natalia Resimont : « Nous travaillons depuis plus de 20 ans autour du féminisme, de l'égalité de genre, de l'accès aux droits et de la lutte contre les violences. Pour ce faire, on mène des processus avec des collectifs de femmes sur différents territoires, en Amérique latine, en Afrique et en Europe. On accompagne ces collectifs de femmes dans une perspective d'*empowerment* et d'augmentation de leur autonomie sociale, politique et économique. Il y a 10 ans, lors d'un bilan, nous avons reçu des retours sur le fait que les femmes avec lesquelles nous travaillions avaient gagné confiance en elles grâce à ce travail, et que cela avait un impact au niveau de leur foyer. Elles commençaient à faire valoir leur voix et à contribuer financièrement au sein de leur foyer, ce qui leur

donnait un rapport transformé à la notion de pouvoir. Nos activités se mènent aussi au sein de leur territoire, de leur communauté, et elles gagnaient donc petit à petit en visibilité sociale également, ce qui transformait la place qui leur était attribuée. Elles ont alors commencé à sentir que les hommes de leur entourage se crispaient. Leur transformation était en train de transformer leurs relations avec les hommes de leur entourage. Il y avait une incompréhension et une tension, qui n'étaient évidemment pas l'effet recherché et qui risquaient même de freiner le processus d'autonomisation des femmes. Elles nous ont expliqué qu'elles ne pouvaient pas continuer car elles ne voulaient pas se disputer avec leur mari, leur frère, leur oncle. Sur tous les territoires, que ce soit au Maroc, en Bolivie, en Colombie ou en France, elles nous ont interpellé-es à ce sujet, en nous demandant de travailler aussi avec les hommes. »

*« La masculinité
hégémonique
est une construction
identitaire, qui repose
notamment sur
l'hétéronormativité
et le virilisme. »*

Il s'agit donc d'une demande qui vient des femmes elles-mêmes... Est-ce que cela a été facile à mettre en place ?

N.R. : « Nous sommes une structure féministe, intersectionnelle et décoloniale. Travailler avec les hommes a demandé une longue réflexion en interne, que nous avons menée avec les collectifs de femmes. Il y a eu une réaction presque viscérale au départ : nous voulions refuser. Pourquoi et comment travailler avec eux ? Cependant, nous sommes aussi ancré-es dans la culture de l'éducation populaire, on se devait d'entendre cette demande. Nous avons donc dû nous outiller, avant de pouvoir relever le défi avec les hommes de l'entourage de ces femmes, qui voulaient être des alliés, et c'est très important de le préciser. L'égalité des genres et l'autonomisation des femmes demeurent notre mission première. Notre travail autour des masculinités vise à renforcer cette mission. »

Comment vous êtes-vous outillé-es ?

N.R. : « Nous nous sommes demandé s'il n'existait pas des choses qui se faisaient déjà autour de nous. Les masculinités semblent être un thème relativement nouveau au sein du monde francophone, pourtant, en Amérique latine, cela fait au moins 30 ans que cette question est posée. Ce qui nous a beaucoup interpellé-es, c'est à quel point le rapport aux émotions et aux sentiments en tant qu'homme avait déjà été questionné en Amérique latine. Surtout : au-delà de la simple expression de l'émotion, comment les émotions peuvent aussi être des moteurs de transformation. Qu'est-ce que mon émotion me dit sur le système de société dans lequel je vis ? Les émotions sont politiques. On ne pouvait pas faire l'impasse sur toutes ces connaissances. Nous avons rencontré des académiciens, des militants, des praticiens, comme le sociologue bolivien Marcelo Ponce qui travaille avec des collectifs d'hommes pour l'ONG Gregoria Apaza. Ces personnes nous ont donné différents outils, qui permettent de visibiliser combien la masculinité

hégémonique est une construction identitaire, qui repose notamment sur l'hétéronormativité et le virilisme. Aujourd'hui, nous continuons à nous former sur ces sujets. Ce n'est jamais fini. »

Vous mentionnez le concept de « masculinité hégémonique », qui a été forgé par l'Australienne Raewyn Connell (lire son portrait en p. 30). Elle a aussi identifié d'autres types de masculinités, dont les masculinités subordonnées et les masculinités marginalisées. Est-ce que vous pouvez expliquer ce que cela veut dire dans votre pratique et comment vous en tenez compte en tant qu'association qui a à cœur de porter un point de vue décolonial et intersectionnel ?

N.R. : « Il existe un rapport de subordination entre les femmes et les hommes, et entre les groupes d'hommes aussi. Les masculinités marginalisées et subordonnées sont toujours jugées par rapport à la masculinité hégémonique. On retrouve les mêmes mécanismes de violence et d'exclusion. On travaille beaucoup au sein des quartiers dits populaires ou vulnérabilisés, à partir de ces masculinités subordonnées et marginalisées qui peuvent questionner la norme. Leur donner une voix permet de croiser d'autres rapports de domination, la race, la classe ou l'orientation sexuelle par exemple. Ça nous permet de partir d'ailleurs, et d'éclairer d'autres réalités et d'autres savoirs situés. La résistance à la norme peut constituer un moteur de transformation sociale, c'est quelque chose de très important pour nous. »

Les concepts de Raewyn Connell ont aussi parfois été critiqués...

Leila Fery : « On peut effectivement nuancer les travaux de Connell qui datent des années 1990. Depuis, d'autres chercheurs et chercheuses ont montré que ses catégories étaient plus poreuses que ça, notamment via le concept de "masculinités hybrides". Celui-ci désigne des hommes plutôt privilégiés qui empruntent des éléments, des codes des masculinités subordonnées, marginalisées ou des féminités. Cela donne, en apparence, l'impression d'une masculinité plus "douce", plus "ouverte", tout en maintenant en réalité un statu quo dans les rapports de domination. »

Est-ce que vous avez identifié des résistances à l'idée d'étudier la question des masculinités ?

N.R. : « La première, en tant que féministe, c'est de penser que cela ne nous concerne pas. Mais avec une approche systémique, on comprend que si on veut une transformation sociale, on ne peut pas faire la moitié du travail. Pour notre association, une deuxième résistance a été le budget. On fait déjà des miracles avec les budgets qui nous sont alloués. Est-ce à nous de partager les faibles moyens que nous recevons ? N'est-ce pas aux hommes de s'engager, de trouver leur propre budget ? À partir du moment où nous avons décidé que traiter cette question était de notre ressort, il a fallu discuter avec les institutions et les partenaires financiers pour qu'ils dégagent des budgets consacrés à ces thématiques. »

L.F. : « Je rejoins Natalia. Les recherches scientifiques sur les femmes ont longtemps été déconsidérées et donc il y a cette envie, en tant que féministe, de contribuer à ce savoir. On pourrait se dire : pourquoi encore étudier les hommes ? Ce que je trouve intéressant et important, c'est de produire du savoir sur les hommes et les masculinités mais avec un prisme féministe et critique. »

Leila Fery, vous travaillez en ce moment sur votre thèse de doctorat qui interroge des couples hétérosexuels et la manière dont le féminisme interfère, on va dire ça comme ça, dans leur relation conjugale. Vous êtes aussi cofondatrice de l'association anti-patriarcale La Bonne Poire (voir p. 21) qui s'adresse directement aux hommes. C'est visiblement un sujet qui vous tient à cœur également ?

L.F. : « Comme Natalia l'a expliqué, je me suis intéressée à ce sujet parce que je suis convaincue qu'agir pour l'égalité de genre ne peut pas se faire uniquement à travers le prisme des femmes. Mon intérêt pour ces questions vient aussi d'une demande de femmes autour de moi, qui essaient de partager des connaissances avec les hommes de leur entourage pour qu'ils changent, pour avoir de meilleures relations, plus égalitaires, avec eux. Il y a vraiment une charge pédagogique qui pèse sur les épaules des femmes féministes, qui sont bien conscientes que les connaissances et les changements doivent être présents de l'autre côté aussi. Cette charge de transmettre des savoirs féministes, d'expliquer les mécanismes de domination patriarcale, de relever les discours ou les comportements sexistes que les hommes peuvent avoir, revient encore souvent aux femmes. C'est en tout cas ce que j'observe dans mes recherches : les conjointes, les amies, les sœurs sont souvent à l'origine d'un éveil féministe et de potentiels changements chez les hommes. Mais c'est un long chemin. Le projet de La Bonne Poire justement, c'est d'externaliser en quelque sorte cette charge pour la sortir de relations interpersonnelles qui épuisent les femmes et d'en faire quelque chose de collectif en créant des espaces de travail sur les questions de masculinités à destination des hommes. »

Le féminisme est-il vecteur de conflits dans les couples que vous suivez pour votre recherche ?

L.F. : « J'essaie de comprendre comment les idées politiques féministes de la femme dans un couple peuvent entrer en collision avec le mythe romantique, créer des interrogations, mais aussi potentiellement des conflits au sein du couple, qui peuvent aller jusqu'à la rupture. Avec la généralisation des contenus féministes ces dernières années, les femmes ont facilement accès à des données statistiques et sociologiques sur les inégalités de genre et peuvent se rendre compte que cela se passe aussi au sein de leur couple. Elles vont aborder des sujets comme le travail domestique, la sexualité, la potentielle maternité ou paternité, ce qui n'est généralement pas très bien reçu par leur partenaire. Est-ce que le conflit reste et accapare tout l'espace du couple ? Ou est-ce que le couple parvient à le surmonter ? Se pose alors la question suivante :

« Cette charge de transmettre
des savoirs féministes, d'expliquer
les mécanismes de domination
patriarcale, de relever les discours
ou les comportements sexistes
que les hommes peuvent avoir,
revient encore souvent aux femmes. »

qui amène les pistes d'amélioration, qui prend ça en charge ? Bien souvent, il s'agit des femmes. Par ailleurs, elles sont souvent éduquées à éviter ou apaiser les conflits. Donc, "perturber l'équilibre du couple" – et je mets des guillemets – en pointant les inégalités dans la relation et en proposant des solutions est d'autant plus coûteux pour elles, parce que cela contrevient à leur socialisation de genre. »

Une notion souvent associée à la masculinité est celle de privilège. Qu'en pensez-vous ?

N.R. : « Nous percevons les privilèges comme étant la résultante des systèmes d'oppressions dans lesquels nous vivons : le système capitaliste articulé au système patriarcal, lui-même articulé au système colonial et au système hétéronormé. Ces systèmes d'oppressions font que chacun-e d'entre nous va se retrouver à une certaine place, avec plus ou moins de droits, plus ou moins de privilèges, c'est quelque chose qu'on ne peut pas choisir d'avoir ou pas. Le débat n'est pas là. Ce qui est cependant essentiel, c'est d'être conscient-e de ses privilèges, de notre situation particulière au sein de ces systèmes d'oppressions, et se demander comment on peut être allié-e des changements sociétaux. La question n'est vraiment pas qui va perdre ou gagner des privilèges, car nous voulons des sociétés plus justes et égalitaires. Tout le monde y gagne. Cela ne se fera pas au détriment de quelqu'un. »

L.F. : « Il est en effet important de dire qu'on lutte contre les systèmes d'oppressions, et non contre les individus eux-mêmes. »

Est-ce qu'il faudrait travailler ces questions dès le plus jeune âge ?¹

N.R. : « Plus tôt on vient ouvrir le regard aux jeunes garçons, mieux c'est. J'ai un fils de 11 ans et je le tanne en permanence, parce que je vois, dans sa manière d'entrer dans un espace, dans la façon dont il coupe la parole à table ou dont il se sert à manger, que les garçons sont les rois du monde dans leur tête. C'est ancré très rapidement chez eux. Il faut leur poser ces questions : comment respecter l'espace et la voix des autres ? On essaie aujourd'hui de déconstruire la

masculinité, mais on gagnerait tellement de temps et d'énergie si on l'avait construite différemment, c'est-à-dire si on avait transmis aux petits garçons une autre manière d'être. »

L.F. : « En janvier dernier, un article² a montré que les jeunes femmes sont de plus en plus progressistes, contrairement aux jeunes hommes. Donc oui, il faut travailler ces questions avec les enfants et les adolescents parce qu'ils représentent les futurs hommes adultes. Cela peut passer par l'éducation parentale, comme l'a expliqué Natalia, mais aussi par l'école, via des cours d'EVRAS [éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle, ndlr], notamment. »

Si on devait rêver : à quoi ressemblerait une masculinité féministe ?

N.R. : « Je me demande si, dans mon rêve, il y aurait encore de la place pour la masculinité. Pour moi, il n'y aurait plus de masculinité ou de féminité. Il s'agirait d'entrer en relation avec les autres en toute égalité, en toute empathie, en partage et en adelphté³. Je pense que je suis pour l'abolition de ce concept-là. »

L.F. : « Je rejoins Natalia sur cet horizon utopique. En attendant que cela arrive, je dirais qu'il peut s'agir d'une masculinité qui n'exploite pas le travail domestique, les ressources matérielles, le corps et la sexualité, les émotions et le psychique, ni des femmes, ni des enfants, ni des autres hommes. » ●

1. Lire aussi notre article en page 21.

2. « A new global gender divide is emerging », *Financial Times*, 25 janvier 2024.

3. Ce terme qualifie les liens qui existent entre des personnes sans distinction de genre, ndlr.

Éducation féministe : et les garçons ?

S'attaquer au mal par la racine, oui ! Périmer la socialisation virile, abolir les représentations hiérarchisées entre les sexes, saboter la (re)production des violences par les hommes...

L'enjeu d'éduquer en féministe les garçons est de taille. Mais au quotidien ?

Témoignages, tentatives et réflexions sur ce sujet à potentiel hautement transformateur.

VÉRONIQUE LAURENT (TEXTE) ET CANDELA SIERRA (ILLUSTRATION)

Les mères que nous avons interrogées le constatent : certains aspects évoluent, et davantage encore chez des jeunes parents. Mais l'infléchissement vers une société plus égalitaire s'inscrit dans des processus complexes au long cours. Du côté parental, il s'opère au rythme des prises de conscience, imbriquées autant dans une trajectoire familiale que dans un contexte sociétal.

Catherine, 62 ans, est mère de trois grands garçons. Elle établit un lien entre la situation de tension qu'elle vit actuellement avec ses frères suite à l'affaiblissement de sa mère, et certains propos et attitudes de ses fils. « *Je ne me suis pas dit, à leur naissance, que je devais faire quelque chose de particulier ; mes questionnements arrivent maintenant. Je me rends compte que je ne suis pas arrivée à prendre la place que je voulais dans ma fratrie, éduquée à l'ancienne. Il y a quelque chose de l'ordre de la prise de pouvoir dans l'entente entre mes frères qui se soudent. Ce qui me renvoie à certaines réflexions de mes garçons. Dans la relation du plus jeune avec son amoureux, pour moi, il y avait des couacs, j'étais mal à l'aise avec son discours.* » Catherine espère lui avoir fait réaliser qu'il faut « *faire autrement* ». Elle poursuit : « *Mon aîné était amoureux. Tous les signes donnés par la jeune fille étaient clairs : elle, elle ne l'était pas.* » Catherine a conseillé : « *Écoute ! Tu avances*

mieux si tu écoutes... » « *Cela dit, il y a le même problème avec le père* », glisse-t-elle encore. Mais son aîné lui parle de ses expériences, de ses vulnérabilités, gage, pour Catherine, de réussite d'une partie importante de l'éducation donnée. Il lui semble aussi que cette ouverture appartient à la jeune génération.

Les stéréotypes

Céline, la cinquantaine, a l'impression que son fils « *peut exprimer ses vulnérabilités, qu'il a trouvé un groupe de potes où c'était possible* ». Elle a depuis toujours mis beaucoup d'énergie à rester indépendante financièrement et décrit son couple comme égalitaire. De l'autre côté de la table, sa fille acquiesce, et reprend, « *mon frère doit encore parfois montrer qu'il est le plus fort...* » L'apprentissage de l'expression des fragilités est l'un des aspects du (lent) changement dans l'éducation des garçons par rapport aux générations précédentes où il ne faisait pas (du tout) partie du modèle masculin. La jeune fille précise que, contrairement à son frère, elle interroge son père – toujours dans la blague et la polémique – sur ses positionnements, le forçant à les clarifier. Les filles, les sœurs, aussi, éduquent.

Delphine et Quentin ont deux enfants de 9 et 4 ans, Esteban et Eole. Le couple a toujours beaucoup discuté de son rôle

parental. « *L'éducation égalitaire est un processus, au jour le jour*, explique Delphine. *Quentin, comme son père, aime lire des histoires le soir, donner le bain, faire des câlins. Esteban est très sensible : il est vite touché, il lui arrive de pleurer, d'avoir besoin de parler de ses émotions. On ne tient jamais de discours stigmatisant, on essaie d'identifier ses besoins. Pour nous, il n'y a pas de rôle spécifiquement féminin ou de rôle masculin.* » D'ailleurs, Eole aime le rose et les paillettes et en porte quand il en a envie (mais pas encore à l'école). Esteban, lui, pose beaucoup de questions depuis tout petit ; il a développé une grande conscience des injustices. Les parents veillent également à ce que les jeux de table, à la maison, n'encouragent pas la compétition. L'aîné est capable de se définir « *collaboratif* » face à un copain compétitif. Cette force, sa mère espère qu'il la gardera en grandissant. Dans son livre *Quand les garçons rejoignent le club des garçons* (First Éditions 2022), Judy Y. Chu s'inscrit en faux contre l'idée que les garçons sont naturellement moins dotés de sensibilité émotionnelle que les filles. La chercheuse américaine et professeure en biologie humaine montre aussi que cette sensibilité est relativement vite remplacée par des normes de compétition agressive attribuées au masculin hétéronormé, afin de se distancier de celles supposément féminines (préférence



*« Mes frères ont
appris à
s'occuper du
quotidien :
on a été
éduqués par
une mère seule.
Quand je leur
rends visite, ils
me reçoivent,
ils sont dans
le soin... »*

« Ce n'est pas parce que j'ai reçu une éducation féministe par une mère féministe que je n'ai jamais exercé ma masculinité de façon toxique, ou que je suis 100 % déconstruit. »

pour les jeux calmes, le soin aux autres, etc.). Sa conclusion : pour correspondre aux normes, les garçons dissocient leurs comportements de leurs émotions, de leurs désirs profonds, de leurs pensées – pouvant éprouver des difficultés à s'engager dans des relations authentiques et sincères.

Quels modèles ?

La déconstruction des stéréotypes et la lucidité sur les inégalités reviennent comme points d'appui et de bascule vers une autre façon de faire société. Fatma aussi a remarqué un grand sens de la justice chez son fils, 12 ans aujourd'hui, qu'elle a éduqué seule jusqu'à ses 6 ans. Issa lui a récemment demandé : « *Est-ce que je peux porter plainte contre mon géniteur ? De quel droit il ne s'occupe pas de moi ?* » Ce qui l'a également un peu effrayée, reconnaît-elle, car « *ce ne serait pas une mince affaire...* » Fatma pense que son fils l'a vue, militante féministe, se battre contre la figure du mâle déresponsabilisé, notamment au sein du collectif qu'elle a fondé pour des mamans solos, mais aussi contre d'autres injustices, et qu'il a intégré l'existence d'inégalités : il en est affecté. Cependant, elle remarque dans le même temps qu'il peut tenir parfois des propos à la limite de la misogynie. Et il ne veut plus l'accompagner en manif... Fatma se pose la question de savoir si elle ne l'a pas dégoûté. Elle confie qu'elle a peur de ce qu'il pourrait devenir. Mais « *quand Issa dépasse les limites, mon frère lui parle – mon mari n'arrive pas toujours à*

bien communiquer avec lui. Mes frères ont appris à s'occuper du quotidien : on a été éduqués par une mère seule. Quand je leur rends visite, ils me reçoivent, ils sont dans le soin..., l'inverse de la culture traditionnelle turque. Ils sont un repère pour mon fils. » Elle ne minimise pas l'influence, voire la pression, du monde extérieur, entre autres celle des réseaux sociaux, et celle des copains, à un âge de changements où l'appartenance à un groupe revêt une importance énorme.

Répartition des tâches quotidiennes

Autre versant par lequel attaquer l'éducation des garçons : celui des tâches ménagères. Si les deux fils de Catherine qui vivent encore à la maison participent au quotidien, sur incitation, elle table qu'ils reproduiront, une fois en couple, l'exemple qu'elle et son mari ont donné : répartition fifty-fifty. Chez Delphine, on pratique la répartition égale des tâches dans le couple et, pour les enfants, c'est à la hauteur de leurs capacités : Eole débarrasse assiette et gobelet, Esteban vide en plus son panier à linge. Fatma a, quant à elle, une question intéressante en ce qui concerne la juste répartition des tâches : les hommes nettoient-ils aussi souvent les toilettes que les femmes ? Les toilettes, ultime lieu politique, souvent récurées par les mères, ou une femme de ménage dans les familles plus aisées...

Sur l'entretien quotidien, Nicolas*, 25 ans, éduqué aux valeurs féministes par sa mère,

regrette sa propre gestion, minimale. Mais il n'en fait pas moins que sa sœur et estime, dans son cas, le sujet non genré... Dans certaines écoles, en Espagne et en Hollande notamment, cuisiner, repasser et nettoyer sont des activités considérées comme des compétences de base et dès lors enseignées à tous·tes.

Chantier participatif

Aujourd'hui, Nicolas s'estime chanceux de cette éducation féministe, mais ça n'a pas toujours été le cas. Il a été en colère, adolescent, de voir les conflits de couple provoqués par les interrogations de sa mère, et gêné, dans des réunions de famille, des réactions envers celle qui bousculait l'ordre établi. Il reconnaît qu'il ne lui est toujours pas facile de s'opposer aux paroles misogynes, aux blagues sexistes, mais « *j'ai l'impression d'arriver à ce que les gens comprennent que je ne cautionne pas, sans avoir à le signifier frontalement. Je ne réponds pas, je ne ris pas.* » Le jeune homme qualifie de défi le fait d'incarner constamment ces valeurs : « *Je suis tout le temps en auto-réflexion. Ce n'est pas parce que j'ai reçu une éducation féministe par une mère féministe que je n'ai jamais exercé ma masculinité de façon toxique, ou que je suis 100 % déconstruit.* » Le manque de recul, voire le déni, dans lequel vivent pas mal de ses amis lui semble parfois bien confortable.

Manifestement, le changement ne peut pas uniquement reposer sur des responsabilités individuelles, celles des mères, la plupart du temps, encore et toujours porteuses de la charge éducative. D'un point de vue institutionnel, les 2 x 2 heures d'EVRAS¹ (éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle) peuvent amorcer la question des stéréotypes de genre, mais si une pédagogie de l'égalité intégrait la formation initiale du personnel enseignant et éducatif, et innervait l'ensemble des secteurs de prise en charge de la jeunesse, l'impact sociétal pourrait devenir déterminant. ●

* Le prénom a été modifié.

1. Lire « Une EVRAS féministe émancipatrice » sur www.axellemag.be, 7 octobre 2024.

Paroles d'hommes qui soutiennent le féminisme

Peut-on être un homme féministe ? Ceux que nous avons rencontrés pour cet article estiment que la question n'a pas lieu d'être, tant leur engagement anti-patriarcal, qui prend différentes formes, est une évidence. Pour autant, ces prises de position salutaires reposent sur un fragile équilibre.

CAMILLE WERNAERS

« **T**out ce qui a été écrit par les hommes sur les femmes doit être suspect, car ils sont à la fois juge et partie. »

Si cette phrase a été popularisée par l'autrice féministe Simone de Beauvoir, qui la cite au début de son ouvrage *Le Deuxième Sexe*¹, on la doit à un homme du 17^e siècle : le philosophe français François Poullain de La Barre, considéré comme l'un des premiers défenseurs du féminisme. En 1673, il publie de manière anonyme *De l'égalité des deux sexes, discours physique et moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés*², dans lequel il dénonce les inégalités entre les femmes et les hommes qui n'ont rien de naturelles. Il y critique aussi les multiples privilèges de la masculinité : « Toutes les lois semblent n'avoir été faites que pour maintenir les hommes dans la possession où ils sont. »

« Des hommes proféministes à toutes les époques »

Cette prise de position, radicale pour l'époque, s'écartait donc déjà du discours dominant, mais n'étonne pas le politologue canadien Francis Dupuis-Déri, qui étudie l'antiféminisme avec la sociologue Mélissa Blais (voir axelle n° 225-226) et qui a publié *Les hommes et le féminisme*.

*Faux amis, poseurs ou alliés ?*³ « Il y a eu des hommes proféministes à toutes les époques, sur tous les continents, et pas seulement au sein des classes éduquées de la société. En ce moment en Afghanistan, des hommes sont en prison parce qu'ils luttent pour l'éducation des femmes et des filles », explique-t-il à axelle. « À partir du 15^e siècle, des hommes vont même essayer de prouver la supériorité des femmes. Le professeur Marc Angenot les appelle "Les Champions des femmes" dans un de ses livres. Ce qui change avec François Poullain de La Barre, c'est qu'il utilise des arguments sociologiques, et non pas religieux ou moraux comme c'était souvent le cas à cette période, en lien avec la Vierge Marie par exemple. » Selon Francis Dupuis-Déri, des hommes alliés ont accompagné et soutenu le mouvement féministe. « Dès le 19^e siècle, certains hommes, principalement des bourgeois libéraux, financent les associations de femmes, les journaux qui s'intéressent à ces questions, les meetings politiques, etc. Ce sont souvent des pères ou des frères de féministes. Ils ont plus d'argent que les femmes... Dans le même temps, les féministes sont bien conscientes des risques, et qu'il ne faut pas que les hommes atteignent des places de décision, car ils peuvent alors plaider pour des prises de position plus modérées, ou se mettre à

distribuer les bons points, à décider quels sont les bons combats et les bonnes féministes, voire expliquer que les féministes qui critiquent les hommes font fausse route. »

Face aux hommes proféministes, les féministes ont d'ailleurs adopté différentes attitudes. « Certaines estiment par exemple que les hommes sont plus facilement écoutés par d'autres hommes, qu'il existe des endroits où les hommes se retrouvent en non-mixité et qu'il est important que des hommes proféministes y soient également, souligne Francis Dupuis-Déri. D'autres pensent que les hommes parlent à la place des principales concernées et que chaque tribune accordée à un homme à ce sujet est une tribune retirée à une femme. »

Et aujourd'hui ?

Des siècles après les textes de François Poullain de La Barre, certains hommes prennent toujours des positions anti-patriarcales. C'est le cas de l'auteur français Thomas Piet, qui utilise les réseaux sociaux pour dénoncer les discours sexistes encore bien ancrés. « Je suis en questionnement permanent par rapport à ma place, parce que j'utilise mon privilège masculin : je suis plus écouté et moins attaqué que les femmes féministes qui, en plus, disent les choses mieux que moi, explique-t-il. C'est

« Il y a eu des hommes proféministes à toutes les époques, sur tous les continents, et pas seulement au sein des classes éduquées de la société. »

une injustice. J'en parle beaucoup avec mes amies féministes pour essayer d'être le plus juste possible. Par exemple, je ne gagne pas d'argent avec ces contenus. Si je devais un jour faire des conférences ou des formations, je demanderais d'abord si des femmes ont eu l'occasion d'être invitées avant moi. » Ses prises de position résultent d'un long chemin : « Je n'ai pas vécu un seul déclin. J'ai beaucoup écouté monoureuse, ce qu'elle a vécu comme violences, ce qu'elle ressent en présence d'hommes. Cela m'a révolté. Je me suis plongé dans des podcasts féministes, j'ai lu beaucoup de livres. Je ne comprends pas comment on peut rester de marbre face à toutes ces informations disponibles. Comment est-il possible de ne pas remettre en question notre manière d'être des hommes ? », s'interroge-t-il.

Un cheminement et un questionnement que partage Pierre-Guillaume Prigent, docteur en sociologie. Pour sa thèse, il a travaillé sur les stratégies des pères violents lors des séparations. Il a également mené une étude, avec la chercheuse Gwénola Sueur, sur l'utilisation de l'aliénation parentale contre les femmes. « J'ai été marqué par l'association Mères en Lutte cofondée à Lyon par le sociologue Léo Thiers-Vidal,

qui lui-même s'est beaucoup intéressé à la domination masculine et à la conscience que les hommes en ont. Cette association venait en aide aux mères qui accusaient les pères de leurs enfants d'inceste et qui subissaient un violent retour de bâton⁵. Traiter ces questions est devenu une nécessité pour moi. » Ses recherches l'amènent à rencontrer des victimes de violences. « Je suis chercheur universitaire, donc ma place est bien définie. La première chose que j'ai apprise à faire, c'est me distancier du réflexe qui consiste à mettre en doute la parole des femmes. Il faut sortir des stratégies d'occultation et de minimisation des violences masculines, telles que définies par la professeure de psychologie sociale Patrizia Romito. Rappeler que des femmes ont travaillé avant nous sur ces sujets, c'est aussi important pour moi⁶ », précise-t-il. Il se dit cependant inquiet face « à l'instrumentalisation d'un discours féministe de façade par des agresseurs. Et je m'interroge car plus les années passent, plus mes privilèges et mon pouvoir symbolique en tant qu'homme augmentent dans la société. Je constate à quel point il serait facile d'en abuser. Il faut garder cette attention constante et cette éthique lorsqu'on est un homme proféministe. »

« Faire société ensemble »

Est-ce que la place des hommes se trouve au sein du milieu féministe ? « Oui, répond sans détour Francis Dupuis-Déri. Au moins pour s'informer. Si seul-es les Babylonien-nes se rendaient aux expositions sur l'Empire babylonien, il n'y aurait pas grand monde ! Sans le féminisme, les hommes ne se comprendraient qu'à moitié. »

Rachel Hoekendijk n'en pense pas moins. Avec Odile Devaux et Leila Fery (voir p. 14), elle a cofondé La Bonne Poire, une initiative anti-patriarcale créée en 2021 à Bruxelles qui s'adresse aux hommes. « En tant que féministes, nous avions l'impression d'être lancées dans un train à grande vitesse et que les hommes, eux, restaient sur le quai. Nous étions misandres, fatiguées de nous battre et plutôt désespérées. Cela nous a posé question : quelle société étions-nous en train de construire ? Allions-nous encore réussir à faire société ensemble ? », explique-t-elle. Différents types d'activités sont organisées, dont des moments de rencontres et de discussions mensuels. « Nous faisons le pari que le féminisme peut transformer les dominants, comme il nous a transformées. Nos activités se font en mixité, parce que nous croyons que quand il s'agit d'approcher ce que les systèmes de domination font aux hommes, il est précieux de pouvoir prendre en compte une multiplicité de perspectives. On souhaite convier les hommes à avoir ces conversations inconfortables, qu'ils apprennent aussi à s'interpeller les uns les autres », poursuit-elle.

La masculinité, un concept problématique en soi ?

Jusqu'à arriver à une masculinité positive ? « La masculinité, comme la féminité, est une construction sociale qui exprime une hiérarchie entre les femmes et les hommes, et entre les hommes entre eux. Je n'ai pas beaucoup de choses positives à dire sur la masculinité. Je ne pense pas qu'il existe de masculinité saine, toute revendication

« Depuis des milliers d'années, on dénonce la crise de la masculinité, qui va entraîner la fin du monde. On a peur que la définition de la masculinité se transforme, cela montre qu'elle est liée à un pouvoir qu'on veut conserver. »

d'une masculinité est problématique, selon moi », précise Pierre-Guillaume Prigent. « Depuis des milliers d'années, on dénonce la crise de la masculinité, qui va entraîner la fin du monde. On a peur que la définition de la masculinité se transforme, cela montre qu'elle est liée à un pouvoir qu'on veut conserver », observe Thomas Piet. « L'expression masculinité toxique voudrait dire qu'il existe d'autres types de masculinités, précise Francis Dupuis-Déri. Je ne le pense pas et je crois qu'il ne faut plus utiliser ce concept, car en cherchant ce qui constitue la masculinité, on continue à séparer les hommes des femmes. Comme François Poullain de La Barre, je pense que nous avons les mêmes capacités. »

En Belgique, il n'existe pas de chiffres sur la proportion d'hommes prêts à partager ces réflexions. Une enquête de l'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes⁷ a néanmoins montré que 62 % des hommes belges étaient favorables au mouvement #MeToo ou se sentaient responsabilisés par ce mouvement. ●

1. Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, Éditions Gallimard 1949.

2. François Poullain de La Barre, *De l'égalité des deux sexes. Discours physique et moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés*, Folio 2024.

3. Francis Dupuis-Déri, *Les hommes et le féminisme. Faux amis, poseurs ou alliés ?*, Éditions Textuel 2023.

4. Marc Angenot, *Les Champions des femmes. Examen du discours sur la supériorité des dames, 1400-1800*, Les Presses de l'Université du Québec 1977.

5. Lire sur notre site le focus « Dénoncer l'inceste ? À vos risques et périls ».

6. Pierre-Guillaume Prigent a détaillé son travail dans cet article : « Écouter et comprendre les femmes victimes de violence conjugale : décentrement, éthique de l'inquiétude et stratégies d'adaptation », *Socio-Logos*, n° 20, 2024.

7. Le sexisme en Belgique. Résultats de l'enquête #YouToo?, IEFH, 2022.



Aux racines *des violences* *masculines*

Les statistiques sont claires : dans notre société,
les hommes sont majoritaires parmi les auteurs de violences. Pourquoi ?
Y a-t-il des liens avec la construction identitaire de la masculinité ?

CAMILLE WERNAERS (TEXTE) ET CANDELA SIERRA (ILLUSTRATION)

En tant que journalistes qui traitons des violences faites aux femmes, notre premier réflexe est de mettre en lumière ce que subissent les victimes au sein de notre société patriarcale. Nous leur offrons aussi un espace sécurisant pour raconter leur histoire, pour détricoter petit à petit le fil de ces violences, dont certaines restent malgré tout taboues, comme les violences psychologiques, sexuelles, économiques, ou l'ampleur réelle des féminicides. S'il est évident que nous n'avons pas encore tout raconté en ce qui les concerne, il reste un point que nous n'abordons pas souvent, à l'image du reste de la société : celui relatif aux auteurs de violences. L'expression « *violences faites aux femmes* » par exemple, utilisée dès l'amorce de cet article, cache le fait qu'il s'agit de violences masculines. Dans l'étude *Les violences liées au genre en Belgique*¹, publiée en 2024, on peut lire que « 95,9 % des femmes victimes de violence sexuelle ont été victimes de faits commis exclusivement par des hommes ». Quand il s'agit de violences physiques, un ou des auteurs de sexe masculin sont désignés par une majorité de femmes (73,1 %).

La responsabilité des hommes

En 2022 l'association Plan international Belgique écrivait² : « *Les garçons et les hommes sont souvent poussés par leurs pairs et les attentes sociales à adopter une certaine forme de masculinité. Ces injonctions à la masculinité poussent en fait les hommes et les garçons à adopter des comportements qui comportent des risques pour eux mais aussi pour les personnes avec lesquelles ils interagissent, notamment les femmes et les filles. [...] La société leur a appris que la violence est un moyen de contrôle légitime pour surveiller la hiérarchie entre hommes et femmes, pour obtenir ce qu'ils veulent.* » C'est notamment pour cette raison que la Convention d'Istanbul contre les violences faites aux femmes, ratifiée par la Belgique

en 2016, cite très clairement l'implication et la prise en charge des auteurs de violences.

En 2024, une petite révolution à ce sujet a d'ailleurs eu lieu dans notre pays : pour la toute première fois, une campagne de sensibilisation en Fédération Wallonie-Bruxelles, intitulée *Et si c'était de la violence conjugale ?*, s'est directement adressée aux hommes, en tant qu'auteurs potentiels. Les objectifs sont d'encourager les hommes à s'interroger sur leurs comportements, à identifier s'ils exercent un contrôle ou une emprise sur leur partenaire, et à faire appel à la ligne Écoute violences conjugales³. Un focus bienvenu sur les auteurs de violences alors même que « [...] ça met mal à l'aise. La victime, tu as envie de l'aider, mais les auteurs, c'est différent, on est très gêné », comme l'explique un homme dans le livre *Nos pères, nos frères, nos amis*⁴ du journaliste français Mathieu Palain qui s'est intéressé aux groupes de parole d'hommes auteurs de violences conjugales.

Les auteurs doivent apprendre à dire stop

De tels groupes existent aussi en Belgique, notamment au sein de l'asbl Praxis, qui dispose de plusieurs antennes sur le territoire wallon et bruxellois. L'asbl anime des groupes de responsabilisation pour les auteurs de violences, le plus souvent à la suite d'une décision judiciaire. « *La responsabilisation est un processus qui implique d'accepter d'endosser sa part de responsabilité dans ce qu'il s'est produit. Il faut lutter contre les stratégies récurrentes des auteurs, qui consistent à être dans le déni, à minimiser ou à chercher des justifications. Notre travail est de leur faire prendre conscience de l'impact des violences sur eux-mêmes et sur les autres, sur leur compagne et leurs enfants. C'est aux auteurs d'apprendre à dire stop* », explique Pascal Bartholomé, directeur de Praxis. Pour cela, il s'agit d'apprendre à mieux identifier leurs émotions. « *Ils doivent remplir un carnet*

« *Il faut lutter contre les stratégies récurrentes des auteurs, qui consistent à être dans le déni, à minimiser ou à chercher des justifications.* »

de responsabilisation, y raconter les événements qu'ils traversent pendant la semaine et les émotions ressenties. Dans leur socialisation genrée, les hommes sont plus enclins à ressentir de la colère. Ils peuvent moins se connecter à leur tristesse ou à leur peur, ce qui les entraîne à utiliser la violence pour se sortir d'un mauvais pas. Nous les incitons à travailler sur eux et à reconnaître les signaux d'alerte, qui sont aussi des signaux corporels. C'est important que cela se passe en groupe parce que cela crée des résonances entre les différentes histoires », détaille-t-il. >>>

De génération en génération

La victimologue belge Isabelle Seret souligne dans son livre *Chez moi vit la violence* que les auteurs ont souvent eux-mêmes vécu des violences durant leur enfance. Elle incite donc à prendre en charge les enfants victimes, pour éviter que ces violences ne se transmettent de génération en génération. « Il faut d'urgence permettre un suivi aux enfants et adolescents victimes, à qui ces jeunes peuvent-ils parler ? Qui va les croire ? Il y a aussi la honte, la culpabilité. »⁵ Les hommes pris en charge par l'asbl Praxis le mettent aussi parfois en avant. « Ils expliquent qu'ils s'étaient fait la promesse de ne jamais devenir comme leur père, précise Pascal Bartholomé. En franchissant la ligne rouge, ils ont failli à une promesse qu'ils s'étaient faite à eux-mêmes. Mais nous ne sommes pas des groupes de gestion de la souffrance des hommes. Ce qui nous intéresse dans la responsabilisation, c'est qu'ils ressentent de l'empathie pour leurs victimes. » Un auteur de violences interrogé par Mathieu Palain l'exprime en ces mots : « La petite graine de la violence, elle pousse, elle pousse, et je pense que cette graine est en moi depuis longtemps, elle fait partie de mon bagage nucléaire, de ce que m'ont transmis mes parents, de ce que j'ai vu dans ma vie d'enfant. [...] La violence surgit comme un instinct animal, et vous murmure à l'oreille : "C'est la faute de l'autre". »⁶

Les hommes comme acteurs de changement

Les violences sexistes et sexuelles se produisent également en dehors des foyers. Le projet *Men in progress*, fondé par Julie Ciallella, est un dispositif créé à l'intention des hommes pour lutter contre les violences dans les espaces festifs. Une campagne de sensibilisation, une boîte à outils et des podcasts ont été produits dans cette perspective, et des stands sont organisés lors de soirées ou de festivals⁷. « C'est un moment intéressant pour interroger les hommes, avec un point de vue féministe. On les encourage à penser à ce que ressentent les femmes, même pour des actes qu'ils considèrent comme étant

anodins : quand ils s'approchent d'elles pour danser sans avoir leur consentement, par exemple. On les fait réfléchir sur les raisons pour lesquelles ils posent ces actes. D'où cela vient ? Pourquoi se sentent-ils légitimes à se comporter de cette manière ? », indique Mathilde Séchet qui participe au projet, accompagnée par Hugo Mega de l'asbl Liminal⁸. « Nous avons normalisé et accepté énormément de comportements, que l'on perpétue sans nous remettre en question, par exemple quand il s'agit de draguer. On essaie d'inclure les hommes dans cette conversation, de manière systémique. Ils peuvent être acteurs de changement, à titre individuel, mais aussi dans leur groupe d'amis », explique-t-elle. « C'est tout un travail parce qu'il y a des mécanismes de défense. Les hommes vont répliquer qu'ils ne sont pas concernés, qu'ils sont des mecs bien, eux. Je ne pense pas que cela existe vraiment. En tant qu'hommes, nous bénéficions tous du patriarcat, qui permet à ces violences de se produire », poursuit-elle.

Alors que sur la question des violences les auteurs constituent un fil indispensable à tirer, pourquoi restent-ils souvent dans l'ombre de nos articles et de notre société ? Mathilde Séchet formule une hypothèse : « C'est délicat parce que cela remet en cause trop de choses sur lesquelles notre société est fondée. » De quoi dialoguer avec les propos de l'historienne Christelle Taraud, que nous avons rencontrée pour la sortie

« Nous avons normalisé
et accepté énormément
de comportements, que l'on
perpétue sans nous remettre en
question, par exemple quand
il s'agit de draguer. »

du livre *Féminicides. Une histoire mondiale*⁹ : « [...] les violences faites aux femmes sont probablement les premières violences de l'histoire de l'humanité, elles reposent sur un système d'écrasement des femmes et du féminin très ancien et très ancré ». C'est donc tout cet édifice qu'il reste encore à déconstruire. ●



1. Consultable sur le site www.iweps.be
2. Dans une étude intitulée *L'impact des masculinités sur la prévention contre les violences sexuelles et basées sur le genre*.
3. Vous pouvez contacter la ligne d'appel téléphonique au 0800 30 030 ou par tchat : www.ecouteviolencesconjugales.be
4. *Nos pères, nos frères, nos amis. Dans la tête des hommes violents*, Les Arènes 2023, pp.178-179.
5. Propos recueillis par Camille Wernaers pour son article « "Chez moi vit la violence" : dans les mots des auteurs de violences intrafamiliales », *Les Grenades*, 14 décembre 2022.
6. *Nos pères, nos frères, nos amis*, p.164.
7. Juliette Kiani, graphiste, a mis le projet en images, et Margot Mourrier-Sanyas, sémiologue, est à l'origine des slogans.
8. Liminal est une association bruxelloise dédiée à la transformation des masculinités et des normes patriarcales.
9. Voir sur notre site « Christelle Taraud : "Les féminicides reposent sur un système très ancien d'écrasement des femmes" ».

Au bout de la ligne

Depuis 2021, SéOS, Service d'Écoute et d'Orientation Spécialisé, répond aux questions des personnes aux fantasmes sexuellement déviants. Marie-Hélène Plaëte, sa coordinatrice, et Bélanda Noé, écoutante, nous en parlent. Prendre en charge les (potentiels) agresseurs est une nécessité, selon ces professionnelles, aussi pour les victimes. Extraits d'un article à retrouver en intégralité sur notre site.

PROPOS RECUEILLIS PAR VÉRONIQUE LAURENT ET SABINE PANET

Psychologue et criminologue, Marie-Hélène Plaëte travaille pour L'Unité de Psychopathologie Légale (UPPL), centre de référence wallon de prise en charge des délinquants sexuels qui a initié, en 2021, le service de prévention SéOS. La psychologue Belinda Noé a quant à elle longtemps travaillé avec des victimes. Rencontre.

Pourquoi avoir créé SéOS ?

Marie-Hélène Plaëte : « Des personnes ont cherché de l'aide mais n'en ont pas trouvé ; les professionnels ne sont pas suffisamment formés et expérimentés, et reçoivent difficilement ce type de patients. L'idée était d'offrir un espace de parole anonyme pour faire le point sur leur situation et, le cas échéant, leur proposer une orientation vers un thérapeute spécialisé, qu'on supervise, à l'UPPL, et dont on connaît la compétence. L'objectif est d'éviter un passage à l'acte, même s'il n'est pas exclu d'avoir en ligne des gens déjà condamnés, ou qui sont passés à l'acte. »

À qui s'adresse ce service ?

M.-H.P. : « "Fantasmes sexuels déviants", c'est large et compliqué à définir. A priori, on a le droit de fantasmer sur qui on veut, ça ne fait de mal à personne. Mais ces fantasmes sont susceptibles de générer de la souffrance, pour la personne elle-même ou pour autrui. Les questions des appelants peuvent être très diversifiées : fantasmes déviants pas seulement à l'égard des enfants, consentement, sexualité inadéquate, etc. Des proches appellent aussi. Il n'y a pas beaucoup de lieux où on peut parler de tout ça... »

Comment se déroule un appel ?

M.-H.P. : « On n'a pas de protocole. On sait ce qu'on ne fait pas : culpabilisation et rappel à la loi – sauf si une personne le demande. On fonctionne au cas par cas, partant de la demande de l'appelant, de ce qu'il attend, de sa situation, ses références, ses origines culturelles, et on va l'accompagner un bout de chemin. La toute grande majorité demande de l'aide. On travaille avec une approche

humaniste, dans le respect des personnes telles qu'elles sont, ne se réduisant pas à l'acte commis. Même si ce n'est pas toujours évident. »

Bélanda Noé : « Il faut vraiment être costaud en tant que professionnel. On est toujours deux. C'est important, ce binôme, comme soutien, et garde-fou en cas de doute. »

Êtes-vous tenu-e au secret professionnel ?

M.-H.P. : « C'est fondamental qu'il y ait secret professionnel pour aller à la rencontre de ceux qui osent faire la démarche d'appeler. On a travaillé cette question avec un procureur. Le secret professionnel ne peut être levé que quand il y a danger à venir, imminent et pour un tiers identifié. Si c'est le cas, d'où on est, on va mettre tout en œuvre pour mettre ce tiers en sécurité ; aller dans le détail d'une mise en place concrète d'un rempart ; aller voir dans les ressources familiales, amicales ou professionnelles. On a obligation de porter assistance, mais pas de dénoncer... »

Et qu'en est-il des victimes ?

B.N. : « On sait que la probabilité d'abus par personne proche est très grande. Il y a des liens affectifs entre l'auteur et la victime, la famille autour. Travailler avec la victime mais ne pas pouvoir le faire avec l'auteur est une souffrance supplémentaire pour la victime. Qui n'arrête pas du jour au lendemain d'aimer son abuseur – père, frère... Il y a là quelque chose de très antagoniste en apparence mais de très présent : la demande des victimes ou des proches de voir l'auteur soigné. Ça peut paraître surprenant au départ, voire choquant. Soigner les victimes, c'est aussi soigner les auteurs : il y a une dynamique fondamentale entre l'approche des victimes et celle des auteurs, indissociables. » ●

Infos : www.seos.be, aussi pour des proches qui se poseraient des questions.

Lien entre enfant et parent violent : comment faire autrement ?

Petite enclave novatrice, la Clinique du Lien intégrée depuis 2021 au Service Marchois d'Aide aux Justiciables (SMAJ) renouvelle l'approche, en contexte de violences intrafamiliales, de la relation entre enfant et parent auteur. Ici, la rencontre se transforme : la remise en contact physique avec le père devient une possibilité parmi d'autres. Chronique de la naissance d'une initiative pionnière.

VÉRONIQUE LAURENT

Bâtiment neuf, porte sécurisée, premier étage : des salles aux noms des cinq continents donnent sur une sorte d'atrium-caféteria ouverte. Par la porte indiquant *Asie*, passe une petite tête curieuse. Derrière, un toboggan, des jeux colorés. Dans chaque pièce, un mur teinté tempéré apaisant, quelques meubles, une ou deux plantes. C'est ici que se déroulent les Espaces-Rencontres mais aussi le processus de la Clinique du Lien. Des atmosphères sereines et du matériel spécifique par âge, pour les enfants en individuel, avec leur mère, ou avec leur père.

Remise en contexte : « Pour revoir leur(s) enfant(s) quand il y a rupture du lien, les pères font valoir leur droit aux relations personnelles, un droit qui relève du droit civil », explique Agathe Willaume, directrice du SMAJ¹. Cette exigence, corroborée par de

nombreuses décisions de justice et avalisée sans remise en question par une série de services annexes et d'Espaces-Rencontres, est soutenue par le dogme « *un enfant a besoin pour grandir d'une mère et d'un père* » – même violent. Une vision centrée sur le modèle occidental hétéronormé, remarque la directrice. Résultat : remise en contact physique systématique de l'enfant avec le parent agresseur. La parole des enfants et du parent protecteur, majoritairement la mère, n'est pas, ou mal prise en compte : la Justice (et la société) se méfie et de l'une et de l'autre.

Bases juridiques solides

« Dès 2019, j'avais repris le décret pour comprendre quelles étaient nos obligations par rapport à la loi », retrace la directrice, victimologue et juriste. Dans le texte (devenu Code de la justice communautaire en

2023) qui détermine le cadre d'intervention des services d'aide aux justiciables (voir encadré), il est précisé qu'il s'agit de « *créer/restaurer/maintenir le lien* », et lien ne veut pas nécessairement dire contact. C'est un des germes du changement de modèle. Un deuxième ? Les enfants sont des sujets de droit, comme l'établit notamment la Convention internationale des droits de l'enfant, dont l'application reste toujours trop restreinte, déplore Agathe Willaume. Leur parole est encore si souvent remise en cause, voire pas sollicitée. Et puis, il y a les avancées législatives internationales, ou des jugements précurseurs qui font bouger les lignes, comme celui de la cour d'appel de Mons, en mars dernier, à l'écoute de la parole de l'enfant et s'appuyant sur la notion de contrôle coercitif². La mobilisation de cette notion qui établit la présence de violences conjugales est une petite révolution en droit de la famille.

UN SERVICE D'AIDE AUX JUSTICIABLES, C'EST QUOI ?

Les services d'aide aux justiciables apportent une aide sociale individuelle et un soutien psychologique aux détenu-es ou ex-détenu-es, libéré-es conditionnel-les ou faisant l'objet de peines de travail ou mesures exécutées dans la communauté, ainsi qu'à leurs proches.

Faire face

À force de voir des enfants en souffrance lors des rencontres, de constater sur le terrain la manière dont les droits de visite et de garde peuvent servir à faire perdurer les violences post-séparation, la

« Les Espaces-Rencontres classiques tendent à invisibiliser la violence, confondant conflit parental et violences conjugales, et par là même les banalisent. »

directrice et son équipe approfondissent leur réflexion, clinique et juridique, sur le modèle d'intervention traditionnel des Espaces-Rencontres. Avec la conclusion : il faut adapter les services. Les juges de la famille devraient disposer d'un modèle alternatif lorsque la relation parent-enfant est brisée en contexte de violences. C'est ce que propose désormais le SMAJ – que les violences soient avérées, alléguées ou dénoncées. Ces dossiers sont pris en charge par la Clinique du Lien, qui adopte une approche spécialisée (psycho-criminologie). Un des dix fondamentaux – et principe transversal de cette Clinique : ne pas ajouter, pour la mère et l'enfant, de la violence institutionnelle à la violence existante (ce qu'on appelle, dans le jargon, « victimisation secondaire »).

Changement d'approche, de paradigme

Travailler autrement, mais comment ? « Ce qui est novateur, c'est l'intégration d'une grille de lecture psycho-traumatologique et la formation approfondie de nos intervenantes, notamment aux outils de détection des violences et du contrôle coercitif », développe Émilie Doutrepont, psychologue clinicienne et coordinatrice de la Clinique du Lien. Trois quarts des dossiers pris en charge par le SMAJ sont des situations où les violences intrafamiliales sont à l'origine de la rupture du lien, et 40 % relèvent

du pénal. Selon les deux professionnelles, « les Espaces-Rencontres classiques tendent à invisibiliser la violence, confondant conflit parental et violences conjugales, et par là même les banalisent. Dans ce contexte, une remise en contact sera potentiellement artificielle, et peu durable. Il faut aussi éviter de confondre lien, intrapsychique, et contact, qui est physique. »

Avantage de la structure marchoise : pouvoir travailler avec les différentes parties, et sur du long terme. S'appuyant sur une expertise scientifique, l'équipe a mis au point un protocole clinique très structuré : elle écoute la mère, ses peurs, ses traumatismes, entend l'enfant, détermine si le père est capable de s'inscrire dans un processus de « désistance », soit un chemin de désengagement de la délinquance. L'équipe va ensuite éclairer la situation, notamment en identifiant si le parent auteur a recours à la stratégie de DARVO (acronyme anglais de « nier, attaquer, et inverser les positions de victime et d'agresseur »), souvent en mobilisant le soi-disant syndrome d'aliénation parentale (SAP)³, et au contrôle coercitif post-séparation. Émilie Doutrepont et Agathe Willaume expliquent : « On va objectiver une série d'attitudes, de comportements qui, pris dans leur ensemble, attestent du contrôle coercitif envers la victime, majoritairement la maman, et de l'assujettissement de l'enfant à la volonté du parent auteur de violences. »

Quand le service évalue que la situation n'est pas sûre pour l'enfant, tant psychologiquement que physiquement ou émotionnellement, son rapport recommande de différer ou de ne pas approuver la rencontre enfant/père. C'est aux juges que reviendra la décision finale. D'autres moyens (envoyer au père une lettre, un dessin, une vidéo...) vont aider à travailler le lien, au rythme de l'enfant, rencontrant alors réellement son intérêt supérieur. Porteur d'espoir, de soulagement, ce projet expérimental demande aussi des financements, nerfs de la lutte contre les violences masculines et pour une Justice plus équitable. ●

Pour en savoir plus sur le fonctionnement de la Clinique du Lien, rendez-vous sur notre site www.axellemag.be

1. Infos : www.smaj.be ou info@smaj.be

2. Schéma de comportements violents et non-violents exercés de façon répétée, dans la durée, et dont les effets se cumulent. Au sujet du jugement, lire sur notre site « Contrôle coercitif : pourquoi la Justice s'est basée pour la première fois sur la loi Stop Féminicide », 17 avril 2024.

3. Le SAP, interdit d'utilisation par plusieurs textes légaux, est majoritairement invoqué par les pères dans le but de discréditer les mères.

Six personnalités qui questionnent



Raewyn Connell

À l'origine d'un concept clé

Née en 1944, Raewyn Connell est une sociologue australienne qui a travaillé sur les masculinités dans une perspective féministe. En 1995, elle publie *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*. Elle y définit le concept de « masculinité hégémonique » comme étant la façon socialement valorisée d'être un homme dans un certain contexte qui permet au patriarcat de perdurer et qui légitime la domination des hommes sur les femmes. Dans une perspective intersectionnelle, au croisement d'autres types de dominations, elle étudie aussi d'autres formes de masculinités : la masculinité complice (les hommes qui soutiennent la masculinité hégémonique sans y correspondre complètement), la masculinité subordonnée (par exemple homosexuelle) et la masculinité marginalisée (par exemple les hommes racisés). Elle met ainsi au jour les relations de pouvoir qui existent entre les hommes eux-mêmes, en plus de légitimer la domination des hommes sur les femmes, puisque la valorisation d'un certain type de masculinité entraîne la dévalorisation des autres. Le concept de masculinité hégémonique a mis du temps pour arriver dans les pays francophones, notamment à cause de la traduction tardive du livre de Raewyn Connell. ●



Payal Desai

La vidéo comme espace de bonnes pratiques

Sur les réseaux sociaux, les vidéos de Payal Desai cumulent des millions de vues. Professeure d'anglais vivant aux États-Unis, elle y rend public, avec beaucoup d'humour, comment elle apprend à ses deux fils à adopter certains comportements et habitudes afin qu'ils deviennent de bons partenaires dans leurs relations futures. Sur une des vidéos, elle se trouve dans la cuisine avec son fils de 7 ans qui lave une casserole. Puis, elle regarde directement la caméra, alors que ce texte apparaît : « *En train d'apprendre à mon fils à nettoyer derrière lui pour que votre fille n'ait pas à faire face à un homme qui a été gâté toute sa vie.* » Sur une autre vidéo, on la voit avec ce même fils sur les marches devant leur maison, en train d'écrire dans un carnet. Pendant qu'elle se détourne pour fixer la caméra, on peut lire ce message : « *En train d'apprendre à mon fils à écrire ses sentiments lorsqu'il est contrarié afin que votre fille n'ait pas à faire face à ses crises d'impulsivité.* » En août 2023, elle expliquait au média américain NJ : « *Les inégalités genrées existent. [...] Nous pouvons changer les choses. Nous n'avons pas besoin d'enseigner à nos fils que les hommes sont ce qu'ils sont, et que c'est un fait immuable.* » ●



Patric Jean

La domination masculine, clap de fin

La dénonciation des violences masculines parcourt le travail du réalisateur et auteur belge Patric Jean. En 2009, il réalise le documentaire *La Domination masculine*, qui questionne les rôles genrés attribués aux enfants dès le plus jeune âge, mais aussi la violence des groupes masculinistes québécois qu'il a infiltrés. Il signe un autre documentaire en 2016, appelé *Conversations* et composé de cinq heures d'entretiens avec l'anthropologue féministe Françoise Héritier qui a décortiqué les oppositions entre le féminin et le masculin. En 2020, il publie *La loi des pères*, une enquête sur les enfants victimes de violences sexuelles dans le cadre familial et les difficultés des mères à faire reconnaître ces violences pédo-criminelles et incestueuses, alors que leur dénonciation se retourne souvent contre elles. En 2011, il est également le cofondateur et l'un des porte-parole de Zéromacho, une association d'hommes qui s'opposent publiquement à la prostitution et aux violences contre les femmes. Il quitte finalement cette association en 2016 : « *J'ai toujours estimé qu'un rassemblement de membres du groupe dominant parlant entre eux de leur propre domination posait problème...* », précise-t-il dans un billet de blog, intitulé « *Je tire ma révérence à Zéromacho* » (2 septembre 2016). ●

les masculinités

PAR CAMILLE WERNAERS (TEXTES) ET CANDELA SIERRA (ILLUSTRATIONS)



bell hooks

La « culture de la réconciliation »

Gloria Jean Watkins, plus connue sous son nom de plume bell hooks, est une intellectuelle et militante afroféministe américaine, qui s'est intéressée aux réalités et aux violences vécues par les femmes noires. Elle a écrit sur l'intersectionnalité, la sororité, l'amour et les guérisons possibles face aux violences patriarcales, et aussi sur les masculinités. En 2004, dans son livre *La volonté de changer. Les hommes, la masculinité et l'amour*, elle défend que le patriarcat n'est bénéfique pour personne, même pas pour les hommes, qui se trouvent enfermés dans des attentes délétères jusqu'au plus profond de leur vie intime. « Des centaines de milliers d'hommes n'ont même pas commencé à réfléchir sur la façon dont le patriarcat les empêche de se connaître eux-mêmes, de se connecter avec leurs sentiments, d'aimer », écrit-elle. Pour elle, c'est une évidence : le féminisme est aussi une affaire d'hommes. « Les hommes qui ont déjà entendu parler du mot "patriarcat" l'associent à la libération des femmes, au féminisme, et de ce fait n'assument pas qu'il s'agit aussi de leur propre expérience. » Elle plaide pour une « culture de la réconciliation » afin de réussir à faire changer les hommes et de mettre fin à la domination masculine. ●



Andrea Dworkin

Une trêve d'un jour sans viol

Autrice féministe américaine et survivante de la prostitution, Andrea Dworkin a été une fine observatrice de la domination masculine, et en particulier des violences faites aux femmes par les hommes. Elle est connue pour ses prises de position contre la pornographie, qu'elle considère comme la mise en scène d'agressions sexuelles qui ancre la haine envers les femmes. Elle écrit plusieurs livres à ce sujet, dont *Pornographie. Les hommes s'approprient les femmes* (1979). En 1983, lors de la conférence initiée par une organisation visant à « changer les hommes », elle appelle les 500 hommes qui constituent l'assemblée à faire une trêve de 24 heures sans viol. « Je veux un jour de répit, un jour de pause, un jour au cours duquel de nouveaux corps ne s'amoncelleront pas. [...] Même dans les guerres, il y a des jours de trêve. Allez-y, organisez une trêve. Faites obstacle à votre camp pour un jour. Ce jour de trêve, nous commencerons la pratique réelle de l'égalité. » En 1989, son compagnon, John Stoltenberg, publie l'ouvrage *Refuser d'être un homme. Pour en finir avec la virilité*. Il y dissèque le fonctionnement du système patriarcal qui permet aux hommes de devenir des agresseurs et explique qu'il est possible de s'y opposer. ●



Justin Baldoni

Défaire sa masculinité

Justin Baldoni est un acteur et réalisateur américain. En 2017, lors d'une conférence en ligne intitulée *Pourquoi j'arrête d'essayer d'être un "vrai mec"*, il explique comment son rapport à sa masculinité a changé. « Enfant, tout ce que je désirais c'était que les autres garçons m'acceptent et m'apprécient. Mais pour ça, il fallait que je sois quasiment dégoûté par la féminité. Comme on nous a dit que le féminin est l'opposé du masculin, je devais soit rejeter toutes les qualités "féminines" en moi, soit être moi-même rejeté », observe-t-il. Il y interroge aussi les autres hommes : « Êtes-vous un homme, un vrai, au point de réagir quand vous entendez des "discussions de vestiaire", des histoires de harcèlement sexuel ? [...] Agirez-vous, pour qu'un jour nous n'ayons plus à vivre dans un monde où une femme doit tout risquer pour prononcer les mots #MeToo ? » Depuis cette conférence, l'acteur a sorti en 2022 un livre sur cette question – *Man Enough : Undefined My Masculinity* (Un homme suffisant : défaire ma masculinité, non traduit en français) – et a créé un podcast qui recueille la parole d'hommes, souvent célèbres, pour aborder leur vision de la masculinité. Il a aussi réalisé le film *It Ends with Us* (Jamais plus, pour la version française), sorti en 2024, qui aborde frontalement le problème des violences conjugales. ●